***La Production de l'immatériel. Théories, représentations et pratiques de la culture au XIX^e^ siècle*. Sous la direction de Jean-Yves Mollier, Philippe Régnier et Alain Vaillant, postface de Pierre Macherey. Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2008. Un vol. de 471 p.**

Ce volume regroupe une sélection de communications du congrès de la Société des études romantiques et dix-neuviémistes tenu à Lyon en 2003.

L'immatériel évoqué dans son titre, c'est l'œuvre littéraire ou artistique, sa structure émancipée du support imprimé, peint ou scénique, et reproductible en copies innombrables. La mise en place d'une grande industrie de (re)production technique des œuvres comme la grande presse, et comme résultat l'autonomisation du « champ littéraire » selon Pierre Bourdieu – tel est un trait caractéristique du XIX^e^ siècle : « ...c'est au XIX^e^ siècle, à partir du XIX^e^ siècle, à cause de lui ou grâce à lui, que la culture devient une production », dit Philippe Régnier dans l'introduction (p. 11). Les formes de cette production sont observables soit immédiatement dans les faits de l'histoire sociale, soit à travers les textes des écrivains qui en ont fait l'objet de représentation littéraire ou critique. Dans un sens quelque peu différent, on trouve « la production de l'immatériel » chez les auteurs qui ont cherché à exclure de leurs œuvres toute référence au réel et à créer une illusion de la pure spiritualité. Les deux tendances – réaliser/représenter les cadres institutionnels de la culture ou faire semblant d'ignorer tout cadre réel dans l'œuvre d'art – ont coexisté au XIX^e^ siècle, et différents auteurs du recueil, s'ils n'arrivent pas toujours à les articuler entre elles, suivent en revanche leur évolution dans d'histoire littéraire et culturelle de la France.

Le volume s'ouvre par des études d'institutions et de pratiques. Françoise Mélonio, dans sa contribution, retrace la politique culturelle de la monarchie de Juillet – un État qui s'est voulu « pédagogue » et « historien », avec ses établissements publiques destinés à éduquer le peuple. Une variété principale de ces établissements, le *musée*, est le sujet de l'article de Marie-Claire Chaudonneret. Alain Vaillant aborde le problème des cadres sociaux de la culture par un autre côté, à savoir l'élaboration d'un système du droit d'auteur au XIX^e^ siècle – un processus difficile et plein d'« occasions manquées » (p. 45). Jean-Claude Yon prolonge l'enquête sur le statut juridique de la culture d'après l'exemple des théâtres et de leur hiérarchie, régie à l'époque par des privilèges. Jean-Yves Mollier fait l'état des lieux du marché français du livre, en particulier en comparaison avec les marchés similaires en Allemagne et en Grande-Bretagne au XIX^e^ siècle. Une figure exemplaire de l'édition française à l'époque romantique – Pierre-François Ladvocat – est l'objet d'un portrait historique fait par Anthony Glinoer. L'article de Christine Lombez éclaire un domaine spécial de production littéraire – la traduction poétique, une activité qui a été redéfinie et revalorisée à l'époque romantique. Diana Cooper-Richet écrit l'histoire de la presse britannique diffusée à Paris (*Galignani's Messenger* et d'autres périodiques). L'étude de Dominique Pety porte sur la collection au XIX^e^ siècle, une activité très répandue et sollicitant une reproduction massive des objets sériels « à collectionner », avec comme corollaire la dévalorisation de la notion d'original.

Ces mutations institutionnelles ont été débattues dans la critique et la pensée sociale de l'époque. Ainsi, Laurent Fedi reprend la question du droit d'auteur, en analysant les positions prises par Fourier, Comte et Proudhon sur la nécessité et les modes de « rémunérer les producteurs d'immatériel » (p. 149). Une « démystification de la vie de bohème » (p. 187), de son aliénation dans le travail de la grande presse, a été entreprise, dès la seconde moitié du siècle, par Jules Vallès, et reconstituée aujourd'hui par Corinne Saminadayar-Perrin. Une autre autoreprésentation des gens de lettres, écrivant dans les petites revues de la fin du siècle et se faisant une image ambivalente de leur public, sera décrite dans le texte d'Yoan Verilhac.

L'étude de Denis Pernot porte sur les débats autour de la littérature universitaire, souvent accusée d'être une sorte de « littérature industrielle » sans originalité.

Comment la littérature même a-t-elle réagi aux nouvelles conditions de la vie professionnelle ? Chez Balzac, écrit Alexandre Péraud, elles entraînent une démystification de l'œuvre et de l'inspiration littéraire, leur « insertion dans la prose du monde » (p. 221) et un « assujetissement formel du récit au crédit » (p. 226). Une autre conséquence *créatrice* de la commercialisation de la littérature a été, chez le même romancier, l'invention de la *Comédie humaine*, un projet littéraire et éditorial à long terme analysé par Claire Barel-Moisan. La nécessité de se conformer aux contraintes quantitatives, d'allonger ou de raccourcir les textes pour mieux les mettre en volumes, produisait des problèmes et des stratégies littéraires spécifiques (voir l'article de Marie-Ève Thérenty). Une tentative de conformer la littérature aux exigences de l'époque industrielle et d'en chanter les merveilles scientifiques et techniques est présentée par Marta Caraion s'occupant de Maxime Du Camp. À l'extrémité opposée de tout positivisme, se situe « l'immatérialisation du texte poétique » (p. 280) chez Mallarmé, la mise en avant des structures virtuelles au détriment de tout objet réel : c'est Pascal Durand qui a signé l'étude de ces procédés. Jean-Pierre Bertrand pose le problème sous un autre aspect : à l'époque de la « production », les poètes sont invités à faire des « inventions » techniques réutilisables par d'autres, tel le trimètre romantique ou l'écriture automatique surréaliste.

Au niveau fictionnel, la « production de l'immatériel » pouvait prendre la forme de constructions utopiques : Françoise Sylvos en analyse quelques-unes, produites par Ballanche et Leroux. Yves Chastagnaret cherche des préoccupations de « l'immatériel » en littérature dans la critique d'Hyppolite Fortoul. La situation ambiguë du roman sentimental déchiré « entre immatériel et matériel » (p. 325), de Rousseau à Fromentin, est analysée par Brigitte Louichon. Le théâtre symboliste a cherché à « déréaliser l'espace et le personnage » (p. 343), et ses procédés sont éclairés dans l'article de Geneviève Jolly. Une forme spéciale de dématérialisation se retrouve dans la rhétorique politique de Lamartine, comme le montre Dominique Dupart.

La dernière partie du volume est consacrée à la visualité et aux spectacles. Hugues Laroche met à l'évidence les clichés descriptifs dans la poésie parnassienne, qui font au lecteur l'impression d'une aura, « d'un réel idéal et absent » (p. 370). Martine Lavaud fait l'enquête sur les photographies représentant les événements et les conséquences de la Commune de Paris, en particulier les ruines qui semblent dématérialiser la ville. L'œuvre du peintre « matérialiste » Gustave Courbet peut se lire, montre Frédérique Desbuissons, à travers quelques thèmes symboliques relevant de la personne de l'artiste, comme l'embonpoint ou l'emploi d'un outil inhabituel (le couteau). Ting Chang prolonge l'interprétation de la peinture de Courbet, en discernant les sens socioculturels de son tableau *La Rencontre*. Olivier Bara reprend, lui, l'étude des théâtres parisiens et en particulier des théâtres du boulevard, dont les spectacles avaient un caractère essentiellement *visuel*. À l'autre bout de la hiérarchie scénique, Hervé Lacombe examine les procédés du grand opéra, qui cherchait à étonner ses spectateurs avec une représentation symbolique du Progrès et du Capital.

Le volume se clôt par une postface du philosophe Pierre Macherey, qui oppose deux aspects complémentaires de la « chose littéraire » : la « grande littérature » et la « petite littérature » (p. 445), renvoyant respectivement à l'herméneutique de la lecture (« l'espace littéraire » selon Blanchot) ou à la sociologie de l'écrivain (« le champ littéraire » selon Bourdieu).

Serge ZENKINE